

Présence et influence de la mort chez Thérèse d'Avila

Bien que la mort soit souvent occultée, dans les hôpitaux, dans les familles parfois, dans l'atmosphère matérialiste qui domine, elle est bien présente et souvent dans tout sa crudité et son horreur, sur nos écrans de télévision et les autres moyens de communication. L'homme contemporain y est donc confronté d'une manière souvent plus brutale, plus fréquente, plus solitaire et plus anonyme qu'auparavant. Comment éviterait-il de s'interroger devant ce mystère ? Le témoignage des saints n'aurait-il pas une valeur singulière ? C'est Thérèse d'Avila que nous voulons écouter maintenant, en faisant d'abord appel à son expérience de la mort et de l'au-delà, ensuite à sa contemplation du mystère pascal de Jésus, en évoquant enfin les témoignages sur sa pâque personnelle.

I – La mort et l'au-delà pour Thérèse

Il s'agit d'une première approche existentielle.

A- L'au-delà de la mort plus que la mort elle-même.

Thérèse a été orientée dès son plus jeune âge vers la vie future, vers la vie éternelle. Dans le livre de sa Vie, elle rapporte comment elle lisait la vie des saints et des saintes avec son frère préféré Rodrigo. Et sa petite tête d'enfant de sept ans déduisait que les martyrs achetaient bon marché le bonheur du ciel. Avec son frère, elle se demandait comment elle pourrait jouir du même bonheur. La solution trouvée : aller en terre maure pour se faire décapiter.

Elle relève la motivation qui les portait¹ :

Nous étions très impressionnés dans ces lectures de dire que la peine et la gloire étaient pour toujours. Pour toujours, pour toujours.

Il n'y a pas de peur de la mort, ni de l'horreur qu'elle peut causer, mais l'aspiration à ce qui dure, ce qui est vérité et bonheur tout ensemble. Avec la conscience très vive aussi que le malheur peut être éternel (la peine, la privation de Dieu). C'est donc la question de l'au-delà de la mort qui occupe l'esprit des deux enfants. La mort n'est qu'un moyen, une sorte de transition.

B- Rencontres personnelles avec la mort

La première rencontre véritable avec la mort a été la mort de sa mère. Réaction de tristesse devant cette perte chez cette adolescente de 14 ans environ. Souffrance sur laquelle elle reste pudique. Elle souligne sa réaction spirituelle :

Dans la peine, je me rendis auprès d'une statue de Notre-Dame et je la suppliais d'être ma mère avec beaucoup de larmes².

Le texte n'en dit pas plus ; souffrance, deuil et remise à celle qui deviendra sa mère dans l'ordre spirituel, au Carmel. Sans doute, la pudeur du récit ne doit-elle pas cacher l'impact sur la psychologie de la jeune adolescente. On jugera bon de la

¹ Vie 1,4

² Vie 1,7

mettre dans un cadre éducatif – les augustines de Notre-Dame de Grâce – qui l’aidera aussi à franchir le cap des divertissements avec ses cousins.

La seconde rencontre la concerne elle-même. En effet, elle s’est trouvée aux portes de la mort à l’âge de 24 ans. La mort est devenue plus réelle que jamais. Elle était tombée malade après son temps noviciat. Ni les soins des médecins, ni ceux d’une guérisseuse qui la rendront encore plus malade, n’aboutiront, sinon à un retour à Avila où elle connaîtra quelques jours de coma. Elle parle d’un « paroxysme et d’une perte de connaissance durant quatre jours ». Elle avait voulu se confesser, son père avait refusé. Mais on lui donna l’extrême onction et on récitait le credo en sa présence. On pensait qu’elle expirait et sa tombe était creusée au monastère de l’Incarnation. « Le Seigneur voulut que je revinsse à moi »³. Tout cela était vers Notre-Dame d’août, dit-elle. Après suivit une longue période de convalescence jusqu’en 1540, comme une résurrection. On peut penser qu’une telle expérience ait laissé en elle une forte empreinte. Elle évoquera plus tard la peur de la mort qui l’habitait.

La troisième rencontre avec la mort qu’elle mentionne est celle de son père, durant l’hiver 1543. Thérèse l’accompagne dans la maladie et avoue que c’était pour elle un « arrachement »⁴ que de le voir mourir. Cependant, elle fut très impressionnée par la manière dont son père se préparait à ce passage de la mort : il la désirait et recommandait à ses enfants de prier pour lui et servir Dieu, de considérer que tout a une fin. On n’a pas de précision sur la maladie qui l’emporta, mais un symptôme : de grandes douleurs dans le dos ; et pour l’aider à les supporter dans la paix, Thérèse lui rappelle le portement de croix du Seigneur. Lorsqu’il expire, il a l’apparence d’un ange, dit Thérèse.

L’impact en Thérèse est très fort. Cet accompagnement et cette mort paisible lui font prendre conscience de la superficialité de sa vie de consacrée. C’est le confesseur de son père, le père Vicente Barrón, qui la remet sur le chemin de la fidélité à l’oraison, qu’elle avait abandonnée tout en l’enseignant à son père.

C – Les chemins extraordinaires de la grâce et la perception de la mort

Dans le mini traité d’oraison inséré dans le livre de la *Vie*, au chapitre 20, Thérèse décrit ce qu’elle appelle « ravissement » ou « extase » caractéristiques du quatrième degré d’oraison. Elle évoque une communication toute particulière de Dieu, de ses grandeurs, non dans le but de consoler, mais afin qu’elle perçoive « la douleur d’être absente d’un bien qui contient tous les biens ». Dieu se donne à saisir comme le bien souverain et désirable. « L’âme est comme sur le toit d’elle-même »⁵. Elle est aspirée par ce bien et dans un vide très grand, elle se demande avec le psalmiste « Où est-il ton Dieu ? »⁶, ou elle se souvient de ce que dit Paul qu’il est crucifié pour le monde⁷.

³ Vie 5,10

⁴ Vie 7,14-15

⁵ Vie 20, 9-10

⁶ Ps 41,4

⁷ Cf. Ga 6,14

Il y a une sorte de tiraillement, des antinomies, des contrastes :

Il me semble que l'âme se trouve ainsi, aucune consolation ne lui vient du ciel, elle n'en attend pas de la terre, elle est crucifiée entre ciel et terre (...) on dirait les affres de la mort, mais cette souffrance est accompagnée d'un si grand bonheur. C'est un martyr savoureux.⁸

Parfois je pense que si cela continue, le Seigneur voudra bien que ma vie en vienne à finir. Mais je ne le mérite pas. Tout mon désir est alors de mourir. Je ne me souviens pas du purgatoire, ni des grands péchés que j'ai faits et par lesquels je mériterais l'enfer. J'oublie tout dans ce désir de voir Dieu⁹.

Elle n'a pas peur de la mort ni de ce sur quoi elle peut déboucher en négatif ; lorsqu'elle reçoit ces communications de Dieu, elle considère la mort comme un bien. Souffrance et bonheur parce qu'elle découvre Dieu et « cette admirable connaissance de Dieu qui dépasse ce qu'on peut désirer » et en même temps, c'est la croix¹⁰. Elle vit une expérience de quasi mort, mais elle entrevoit quelque chose du bonheur du ciel. Retenons ce désir de voir Dieu, de le connaître, qui est l'essence même de la vie éternelle. Devant ces contrastes et sentiments, ces aspirations mêlées, nous ne pouvons être que déconcertés. Cependant, nous ne pouvons pas douter de la sincérité de Thérèse : elle est entre terre et ciel, soulevée, aspirée et comme arrachée à elle-même par une communication de Dieu. Cette sincérité est confirmée par l'efficacité du don de Dieu :

Voilà ce que je comprends et ce que j'ai vu par ma propre expérience : en une heure et même moins, l'âme se trouve maîtresse de tout et libre ; à tel point qu'elle ne se reconnaît plus elle-même. Elle voit bien que cela ne vient pas d'elle¹¹.

Il en de même, un peu plus avant dans le livre de la *Vie*, au moment d'évoquer la blessure du cœur qu'elle a reçue par la médiation d'un chérubin et qu'on appelle « transverbération ». Elle décrit alors les effets de son amour grandissant pour Dieu :

Je me voyais mourir du désir de voir Dieu et j'ignorais où trouver cette vie, si ce n'est dans la mort. (...) Rien ne pouvait plus me satisfaire, je ne vivais plus en moi, on eût dit vraiment qu'on m'arrachait l'âme (...) Votre amour m'étreignait dans une mort si savoureuse que jamais l'âme n'aurait voulu en sortir.¹²

Au fond, tous ces dons extraordinaires l'orientent vers la vision de Dieu et sont comme autant d'avant-goûts de la mort, avec une violence d'arrachement et en même temps un bonheur incompréhensible pour qui ne l'a pas éprouvé, ne se lasse-t-elle pas de dire.

⁸ Vie 20,11

⁹ Vie 20,13

¹⁰ Cf. Vie 20,15

¹¹ Vie 20,23

¹² Vie 29,8

Enfin, nous retiendrons deux autres moments extraordinaires de la vie de la grâce en Thérèse, qui précisent son rapport à l'au-delà et à la mort elle-même. D'abord, la vision de « la place que les démons lui avaient réservée en enfer, si le Seigneur dans sa miséricorde ne l'en avait préservée ». C'est au chapitre 32 de la *Vie* :

Ce fut l'une des plus grandes grâces que le Seigneur m'ait faites, elle m'a immensément aidée à ne plus craindre les tribulations et les contradictions de cette vie (...) depuis lors tout me semble facile comparé à un seul instant des souffrances que j'ai endurées là-bas.¹³

Et elle énumère tous les fruits de cette expérience, où l'enfer est passé en elle. Vision salutaire qui lui fera chercher ce qu'elle peut faire pour Dieu et une vie plus parfaite, une vie donnée au salut des frères. C'est le projet de la fondation de San José qui germe dans cet élan. On voit donc que la relation à l'au-delà influence la vie de Thérèse et détermine des étapes de don d'elle-même à Dieu et pour les autres.

Vient ensuite, au chapitre 38 de la *Vie*, le récit d'un ravissement où elle se croit être en plein ciel et où elle voit son père et sa mère. Le Seigneur lui découvre les secrets de la vie du ciel, qui lui font relativiser toutes les richesses de la terre. Elle ajoute ces mots essentiels pour notre recherche :

Il m'en resta aussi très peu de peur de la mort que j'avais toujours redoutée. Elle me semble désormais une chose très facile pour quelqu'un qui sert Dieu, car, en un instant, l'âme se trouve délivrée de sa prison et trouve son repos¹⁴.

La mort lui apparaît comme un passage désormais. Elle est assumée parce que Thérèse sait qu'elle débouche sur la vie véritable et seule capable de combler le cœur humain. Aux Septièmes Demeures du *Château* Thérèse confirmera que l'âme ne craint nullement la mort¹⁵.

Ayant suivi pas à pas Thérèse, nous concluons que la peur viscérale et universelle de la mort, a été progressivement vaincue par le contact avec « les réalités d'en haut », selon l'expression de saint Paul¹⁶. Une question se pose à laquelle nous voudrions répondre dans la seconde partie : tout cela est-il sans lien avec le mystère pascal de Jésus, la grande lumière qui illumine l'existence et la mission de Thérèse de Jésus ?

¹³ Vie 32,4-5

¹⁴ Vie 38,5

¹⁵ Septièmes Demeures 3,7

¹⁶ Col 3,4

II – Regard sur la souffrance et la mort de Jésus

Dans les visions ou images intérieures qu'elle a reçues, le Christ se découvre à elle comme ressuscité, dans la beauté et la lumière, parfois avec la croix, mais dans sa chair glorifiée :

Le Seigneur se représentait à moi presque toujours ressuscité (...). Je le vis aussi parfois sur la croix, au jardin des oliviers et couronné d'épines, mais rarement. Je le vis aussi portant sa croix (...) mais toujours dans sa chair glorifiée¹⁷.

Cependant, le mystère de la Passion revient souvent sous sa plume comme un trésor de vie qui a coûté si cher au Christ et qu'elle nous invite à faire nôtre. Dans le *Chemin de la perfection*, elle incite à porter le regard de l'âme sur le Christ souffrant, aussi bien que sur le Ressuscité, selon les sentiments qui habitent notre cœur :

Si vous êtes dans l'épreuve ou triste, considérez-le en route vers le Jardin des oliviers, vous pouvez aussi le regarder attaché à la colonne, tout douloureux, ses chairs déchirées pour l'amour de vous : au milieu de tant de souffrances, persécuté par les uns, couverts de crachats par les autres, renié par ses amis ... transi de froid, il est si seul que vous pouvez vous consoler l'un l'autre. Ou regardez-le chargé de la croix dont le poids l'empêchait de respirer. Il vous regardera, lui, de ses beaux yeux si compatissants, pleins de larmes¹⁸.

Plus précisément, pour le sujet qui nous occupe, la mort de Jésus sur la croix change le sens de la mort humaine, qui n'apparaît plus comme une fin, mais comme une entrée dans la vraie vie. Les poésies composées pour la fête de la sainte Croix, le 14 septembre, ainsi qu'une poésie dédiée à saint André, l'expriment dans toute leur fraîcheur :

Croix, repos savoureux de ma vie,
soyez la bienvenue.
Etendard auprès duquel le plus faible sera fort.
Ô vie de notre mort, comme tu l'as bien ressuscitée.
Celui qui ne vous aime pas est captif et ignore la liberté.
Vous avez été la liberté dans notre grande captivité.¹⁹

Dans la croix est la vie et la consolation
et elle seule est le chemin du ciel.
Arbre de vie et chemin délectable du ciel.²⁰

Puisque tous craignent la mort
comment t'est-il doux de mourir ?
C'est que je vais pour vivre le sort le plus élevé.

¹⁷ Vie 29,4

¹⁸ Chemin 26,5

¹⁹ Poésie 18 « A la Croix ».

²⁰ Poésie 19

Ô mon Dieu, qui par ta mort rendit le plus faible fort,
quelle joie nous aurons à te voir !²¹

La mort de Jésus sur la croix assume la mort humaine et la fait déboucher dans la vie véritable. C'est pourquoi Thérèse a ces exclamations :

Ô mort, mort, je ne sais qui peut te craindre, puisqu'en toi est la vie !²²

Ô fontaines vives des plaies de mon Dieu, avec quelle abondance vous coulerez toujours pour notre soutien !²³

Dans une telle perspective, on comprend qu'on n'ait plus peur de mourir et que l'on désire la mort qui débouche sur la vision de celui qui nous a aimé à ce point et a enlevé le verrou de la mort. Sinon, comment expliquer ces aspirations de la première poésie ?

Je vis sans vivre en moi
et j'espère de telle manière que je meurs de ne pas mourir.
Je ne vis qu'avec la confiance de mourir,
car mourir c'est vivre, m'assure mon espérance.
Mort où l'on atteint la vie,
ne tarde pas, je t'attends.
Je meurs de ne pas mourir.

Comment pouvons-nous recevoir ces textes aujourd'hui ? Cela suppose le don de la foi et de l'espérance en la vie éternelle. Et avant tout, la foi en la mort et la résurrection du Christ qui repose sur le témoignage apostolique. Les points sur lesquels Thérèse peut se rendre proche de tout homme, c'est cette aspiration à la liberté véritable enfin possible et ce goût d'une vie qui ne passe pas.

Une objection pourrait encore surgir : Thérèse veut voir Dieu et, pour cela, mourir. Elle semble avoir planté sa tente dans les cieux et se désintéresser des soucis de la vie de l'Église et de l'humanité sur terre. Il n'en est rien ! L'homme nouveau qu'elle décrit aux Septièmes Demeures du *Château intérieur* montre l'autre versant de la montagne :

« Voilà ce qui m'ébahit, quand on a vu les peines et afflictions que causait [à ces âmes] leur désir de mourir pour jouir de Notre Seigneur : elles ont maintenant un si grand désir de le servir, d'obtenir qu'il soit loué et si possible d'aider quelques âmes, que non seulement ces âmes ne désirent plus mourir mais vivre de très longues années dans les plus grandes épreuves. L'assurance que leur âme jouirait de Dieu dès qu'elle quitterait leur corps ne les influencerait pas, pas plus que de songer à la gloire des saints ; elles ne désirent pas y accéder pour le moment. Elles mettent leur gloire dans l'aide qu'elles peuvent apporter au crucifié (...).

Il est vrai que lorsqu'il lui arrive d'oublier cela, ses désirs de jouir de Dieu et de sortir de cet exil la reprennent tendrement (...) mais elle se reprend bientôt et

²¹ Poésie 21

²² Exclamation 6,2

²³ Exclamation 9,2

elle offre à sa Majesté sa volonté de vivre comme l'offrande la plus coûteuse qu'elle puisse lui faire.²⁴

Ce texte, que l'on retrouve condensé, avec une allusion à saint Martin dans l'Exclamation 15,2, met donc la perfection dans la conformité et le service de la volonté de Dieu, à travers toutes les épreuves. Cette remise paisible de soi, dans la vie comme dans la mort, dans la joie comme dans la souffrance, ne peut qu'éclairer nos chemins de fidélité chrétienne. Elle se vérifie dans les témoignages sur la mort de Thérèse elle-même.

III – La Pâque de Thérèse

Pour son « passage » à la vie du ciel, Thérèse reçoit en nourriture le pain eucharistique et elle rend grâce pour la maternité de l'Église. Les derniers instants de sa vie sur la terre, au carmel d'Alba de Tormes, non loin de Salamanque, sont rapportés par les témoins oculaires dans les procès de canonisation.

Le 3 octobre 1582, vers 17 h. veille de sa mort, elle se confessa au père Antoine de Heredia et demanda le viatique. En attendant, elle exhorta ses sœurs à la perfection et à l'observation de la règle et des constitutions. Au moment où le Saint Sacrement entra dans sa cellule, alors qu'elle était très mal et ne pouvait pas bouger sans l'aide d'au moins deux sœurs, elle éprouva tant de joie qu'elle aurait quitté le lit si les sœurs ne l'avait retenue. Avec beaucoup de facilité, elle s'assit sur le lit, le visage illuminé et comme rajeunie. Elle exulta :

O mon Seigneur et mon époux, voilà l'heure désirée. Il est temps que nous soyons unis, il est temps de partir. Que votre volonté soit faite, il est temps de sortir de cet exil, je vous remercie beaucoup de m'avoir faite fille de votre Église et de mourir dans l'Église, car enfin, Seigneur, je suis fille de l'Église ».

Elle appela ses sœurs et leur dit : « Ne regardez pas le mauvais exemple que vous laisse cette mauvaise religieuse, pardonnez-le moi pour l'amour de Dieu ». A Dieu, elle demandait pardon de ses péchés et disait qu'elle espérait « être sauvée par les mérites et le sang du Christ, son époux ». Jusque fort tard dans la nuit, elle répéta ces versets du psaume de David, « Tu ne repousses pas, ô mon Dieu, un cœur brisé et broyé ; crée en moi un cœur pur, O mon Dieu ». Elle demanda l'extrême-onction et la reçut. De nouveau, elle remercia Dieu de l'avoir faite fille de l'Église. Le 4 octobre, fête de saint François, elle ne pouvait plus parler. Au milieu de grandes souffrances, mais sereine et couchée sur le côté, comme en prière, elle mourut vers 9 h. du soir.

Du récit de la « pâque » de Thérèse, nous retenons l'élan vers l'union plénière avec le Seigneur qui vient au devant d'elle dans le sacrement de sa présence réelle, nourriture du chemin sur la terre et également, pour le passage à la vie éternelle, « viatique » : « Il est temps de nous voir, que nous soyons unis ». Nous voyons aussi sa gratitude, sa reconnaissance envers Dieu pour la maternité de l'Église. A deux reprises, lorsqu'elle reçoit l'Eucharistie, et l'onction, elle rend grâce parce qu'elle est

²⁴ Septièmes Demeures chap. 3, 6-7

filles, enfants (c'est le même mot en espagnol : « hija ») de l'Église et qu'elle meurt enfant de l'Église.

A l'heure de la mort, l'Église se découvre à elle comme mère, transmettant le salut, prolongeant dans les sacrements l'œuvre d'amour du Christ. La simplicité des mots : « je suis fille de l'Église », résume l'expérience qu'elle a faite tout au long de sa vie de la médiation efficace de l'Église. Dans leur simplicité, ces mots sont le seul titre de gloire que Thérèse fait valoir à cette heure suprême de vérité, l'unique dignité qu'elle se reconnaît maintenant.

Elle a conscience de mourir dans une famille, le Carmel et plus largement l'Église. Elle a éprouvé le besoin de la présence d'Anne de saint Barthélemy, son infirmière et amie, le besoin d'être entourée ; elle s'est sentie faible et pécheresse, tout en s'élançant vers la rencontre avec celui qu'elle avait aimé et qui lui avait prodigué tant de grâces. C'est la mort si humaine d'une « extatique » et en même temps, le moment désiré étant arrivé, elle n'éprouve aucune peur. C'est l'heure de Dieu et l'heure de Thérèse qui coïncident dans cette pâque toute de simplicité.

Père Jean-Marie Laurier
Studium de Notre-Dame de Vie